L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 16 AVRIL 1855.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & COMP.
Editeurs-Propriétaires :
G. F. WEISSE. N. DUPOUR.
E. DUVERGER. H. RAMBY.
N° 52, RUE DE CHARTRES.
NOUVELLE-ORLEANS :
LUNDI MATIN, 16 AVRIL.

ECONOMIE.

Jamais l'économie dans les dépenses municipales n'a été aussi nécessaire qu'en ce moment. Le trésor est dans un état déplorable et ne parvient pas, malgré l'énormité des taxes, à n'accumuler envers les créanciers de la ville. Pendant plusieurs mois de l'année les mandats sur la caisse municipale sont inutilisés entre les mains de ceux qui les possèdent. Ils n'ont de valeur que pour l'avenir, et les employés qui les reçoivent sont le plus souvent obligés de les escompter, opération qui leur coûte une partie notable de leur salaire.

On conçoit donc que la réforme est indispensable. Il ne suffit pas de la prêcher, d'en faire l'éloge, de la recommander, il faut la mettre en pratique. Le problème à résoudre est ardu : il s'agit à la fois de payer nos dettes, avec plus d'exactitude et de diminuer les lourdes charges qui pesent sur les contribuables. Le Conseil y parviendra en bornant ses dépenses à celles qui sont absolument nécessaires pour l'administration de la ville. Il y a des travaux dont l'exécution peut être différée sans inconvénient. Il y a aussi des employés dont le salaire est trop élevé. La ville n'a pas les moyens de se montrer généreuse, non seulement elle est pauvre mais elle marche rapidement à la banqueroute. Sa ruine sera bientôt complète si nos administrateurs n'arrêtent sur la pente fatale où ils se laissent entraîner depuis plusieurs années.

La question n'est pas de savoir s'il convient de payer généralement les employés municipaux, mais ce que le trésor peut leur donner. Si chacune alderman voulait considérer la situation de la ville comme la sienne, se mettre un instant à la place de celle-ci, supposer qu'il est ministre ou propriétaire forcément au lieu de celle de la corporation, la question serait bien vite résolue. Un est rarement prodigue de son bien, lorsqu'on sait ou croit sa vraie quarte ruiné et que l'on ne voit de chance de salut que dans un système de rigoureuse économie.

Nous le répétons, il n'y a qu'une voie que puisse suivre le Conseil, s'il veut marcher droit à labîme. Puisque notre revenu ne suffit pas aux dépenses, il est clair qu'il faut réduire celles ci. C'est ce que l'on fait dans toute maison qu'existe un peu d'ordre, et quand on voile cette règle salutaire il arrive un moment où l'accumulation des dettes entraîne la perte du crédit et détermine la banqueroute.

Le revenu de la Nile-Orléans est insuffisant et cependant les contribuables sont écrasés de taxes. Le chiffre de l'impôt est augmenté tous les ans; il est maintenant si élevé que beaucoup d'industries sont paralysées. Il importe de faire cesser ce déplorable système. La diminution de l'impôt est une de ces nécessités qui frappent tout le monde. La propriété est imposée à raison de trois à cinq fois plus qu'une vérité non nommée. Le Conseil se battra de la dégrever s'il comprend les véritables intérêts de la Nouvelle Orléans et s'il veut préserver une partie considérable de la ville de la ruine qui la menace. Ou est-ce aujourd'hui que le Sud-Ouest, qui semble d'un jour à l'autre, se sépare de l'union, qui, il est vrai, ne frappe ou maintenant seulement celui qu'il est actuellement obligé d'acquitter ?

Nous espérons que le nouveau Conseil opérera hardiment les réformes que réclame l'opinion. La première de ces réformes, la plus utile, celle dont dépend la prospérité de la Nouvelle-Orléans, est la diminution de l'impôt. Le Conseil opérera cette salutaire mesure, il est d'abord nécessaire de réduire les dépenses dans tous les départements de l'administration. Que nos aldermen prennent la ferme résolution de refuser le programme que soutiennent leurs amis avant l'élection, et le crédit de la Nouvelle-Orléans sera bientôt rétabli. Lorsque le chiffre des taxes sera réduit, on verra de toutes côtés s'élever de nouveaux édifices, on verra l'industrie prendre un nouvel essor et le capital impossible s'accroître rapidement.

L'impression de la ville.

Plusieurs journaux ont reproduit la demande que nous avaient adressée quelques uns de nos lecteurs au sujet de la publication en français de certaines annonces, ainsi que la loi de 30 mars 1850 que nous avons citée. Cette loi n'a rien de commun avec la désignation d'un journal officiel de la ville, charge de publier le compte rendu des séances du Conseil et les ordonnances. Même elle déclare de la manière la plus positive que toutes ces ordonnances publiées dans la paroisse d'Orléans, en vertu d'une loi, d'un ordre de cour, ou d'une *ordonnance municipale*, devront l'être en français et en anglais *et seront les seules* [illegible] insérées dans un journal public en français et en anglais.

Rien ne saurait être plus clair, et cependant cette loi a été constamment violée depuis un an. Il y a bien des contrats, bien des marchés qui seraient peut-être déclarés nuls, si on voulait en contester la légalité en vertu de l'acte de 20 mars 1850. Il faut que l'administration municipale s'y conforme si elle veut échapper à de graves embarras.

On sait d'ailleurs facilement compte de la loi de 1850. Que signifie un avis en français inséré dans un journal qui se publie exclusivement en anglais ? Nous avons ici une forte population qui partie et lit de préférence le français, si la loi a jugé nécessaire de publier en français les annonces ayant un caractère public, c'est évidemment pour les porter à la connaissance de cette population. Pense-t-on que celle-ci ira les chercher dans les colonnes d'un journal qui ne se publie qu'en anglais, et au milieu d'innombrables avis anglais ? Non certes, car ce serait une tâche trop laborieuse.

Les Sandwich.

Les dernières nouvelles des Iles Sandwich reçues à San Francisco nous apprennent que le veille d'anniversaire de la naissance du nouveau roi avait été célébre avec le cérémonial ordinaire. Sa Majesté a été complimentée par les représentants des puissances étrangères et a passé la revue de ses troupes.

Kamehameha IV, dit le *Messager de San Francisco*, a fait connaître par une solennelle déclaration, que, comme son illustre père, il comptait demeurer neutre dans la grande guerre qui bouleverse en ce moment une partie du monde. Nous ne savons pas jusqu'à quel point cette décision influencera les délibérations de la conférence de Vienne, où le Chargé d'affaires se permettra pas quelque observation à ce sujet. Cette déclaration a pourtant son côté utile et sérieux : elle autorise les navires de guerre et de commerce des puissances belligérantes, à toucher aux îles, s'y ravitailler d'eau et d'autres frais, elle défend catégoriquement aux sujets hawaïens de former des corsaires ou de prendre du service chez les Russes qui les aident.

Dans une autre proclamation, Kamehameha IV déclare qu'il connaît positivement l'existence des complots qui ont été trames contre son indépendance, et qu'il accepte la proposition complaisante que lui ont fait offrir, en cas de besoin, les gouvernements anglais, français et américain.

M. SOULÉ—C'est aujourd'hui que doit arriver à la Nouvelle Orléans, M. P. SOULÉ, ex ministre des Etats-Unis à Madrid.

INCENDIE A MADISONVILLE—Le feu a pris jeudi dernier à l'Hôtel de Madisonville. Cet établissement, situé près du magasin de Croswell, n'était pas occupé. L'alarme fut immédiatement donnée, mais avant qu'on pût trouver une échelle les flammes avaient envahi toute l'hôtel, et avaient communiquées au magasin de Croswell qui a été réduit en cendres. Les marchandises ont pu néanmoins être sauvées. Plusieurs autres maisons ont été détruites.

POUR LA HAVANE ET NEW YORK—Le steamer *Philadelphia* partira vendredi prochain pour la Havane et New York. Pour le voyage suivant, le *Philadelphia* sera remplacé par le *Grenada*, magnifique vapeur dont les commandements ne laissent rien à désirer.

POUR MANDEVILLE ET MADISONVILLE—Le bateau à vapeur en fer à basse pression *United States*, capitaine Ardill, fera d'ici à la fin de l'année un service régulier entre l'extrémité de chemin de fer de Jefferson et Mandeville, Madisonville, etc. Il fera son premier voyage demain, mardi, après l'arrivée du train expédié par de cercle de Tivoli à huit heures vingt minutes du matin. Le *United States* partira de ce côté du lac le mardi, jeudi et samedi, et de Madisonville le lundi, mercredi et vendredi. Voir aux avis.

CAFÉ GRILLÉ A LA VAPEUR—MM. H. Vanderbroock & Co, ont ouvert depuis peu, au No 115, rue de Chartres, leur nouvel établissement de café grillé à la vapeur. Les personnes qui abitent le bon café feront bien d'essayer l'article offert par ces messieurs. On verra par un avis insérer plus loin que leurs prix sont très modiques.

BUREAU DE SANTÉ—Les membres de Bureau de Santé sont invités à se réunir aujourd'hui à 4 h. à l'Hôtel-de-Ville, dans le salon du maire.

CHEMIN DE FER DE JACKSON—Les actionnaires de ce chemin de fer se rappelleront que l'élection des directeurs a lieu aujourd'hui, de 9 heures à 2 heures, dans les bureaux de la Compagnie.

THÉATRE ST-CHARLES—Le bénéfice de M. Thayer a lieu ce soir au théâtre St-Charles. Le spectacle est admirablement composé : on peut en juger par le programme inséré dans notre partie anglaise. Le bénéficiaire a droit à toutes nos sympathies.

DEPECHES TELEGRAPHIQUES

Transmises à l'Abeille.

Nouvelles de la Havane et de Mexique.

Succès de la révolution au Mexique.

Charleston, 13 avril.—Le steamer Isabel est arrivé dans ce port avec des dates de la Havane jusqu'au 10 courant, les mêmes que celles apportées à la Nile Orléans par le Philadelphia.

Il a été nommé à la Havane plusieurs assesseurs pendant les fêtes de Pâques : M. Estremin, directeur de chemin de fer, et l'avocat Cintra ont obtenu leur pardon du général Concha et ont été autorisés à voyager en Europe.

Le steamer anglais Clyde est arrivé le 3 à la Havane venant de Vera Cruz. Il a apporté des nouvelles du théâtre de la révolution au Mexique de six jours plus récentes que celles reçues à la Nile Orléans. Tout semblait annoncer la chute prochaine de Santa Anna. La prise de Morelos et son exécution n'étaient qu'une faible distraite à faire tomber Alvarez dans le piège.

Le colonel Zires a été battu récemment à Cazoro : ses forces ont été mises en fuite par les insurgés.

Le gouverneur Maximo Ortiz, se rendant d'Ichucanca à Tehuantepec, est tombé dans une embuscade, et les six cents hommes qu'il commandait ont presque tous été tués.

Les nouvelles du Sud sont favorables à la cause de la révolution. Alvarez est tout puissant à Guerrero. L'opinion générale c'est que Santa Anna sera obligé de s'enfuir.

On assure que les puissances européennes ont formulé les discussions au Mexique, pour gagner du terrier payé à leur cause et le placer dans la même situation de Cuba. (Il nous est impossible de comprendre cette dernière partie de la dépêche. *Edit.*)

THEATRE D'ORLEANS.

Bénéfice de M. Fiot—La Vestale—La Muette de Portici—Les Rowel.

Les bénéfices s'avancent vers leur terme, et en même temps la saison théâtrale s'achemine à grand pas vers sa fin ; bientôt d'ailleurs les chaleurs vont lister contre l'attraction de la salle d'Orléans et il se fendra rien moins que les illustres noms qui restent encore au fond de l'urne bénéficiaire, tels que ceux de nos deux premières chanteuses, Mmes Laget et Cambier et celui de M. Prévost, pour triompher de la rude guerre que va faire aux plus attrayants programmes la température qu'apprête.

M. Fiot a eu la chance, n'ayant pas de titres assez éclatants à invoquer, de se trouver en dégé de cette limite redoutable, passé laquelle les stalles et les loges baillent dans le vide, désertées qu'elles sont pour les douches et fraîches causeries des balcons ou pour la brise du large. Il a compris n'être pas d'assez brillant aloi que les titres des ouvrages que nous venons de citer, mais nous ne prétendons nullement réduire et déprécier la valeur des services que M. Fiot a rendus et rend tous les jours au Théâtre d'Orléans. Ces services modestes, mais intelligents et dévoués, lui ont valu l'estime de tous et l'affection d'un grand nombre. Pendant deux ans qu'il a remplies fonctions de chef d'orchestre, il n'a pas fait assez d'amis pour que la salle soit pleine ce soir, s'ils sont tous fidèles à rendez vous.

A ceux qui, ne le connaissant pas personnellement, veulent récompenser le mérite utile et les travaux accomplis, nous rappellerons que c'est pendant la régie de M. Fiot qu'ont été montés tous les grands ouvrages qui font encore aujourd'hui le fond de notre répertoire. Quelques une de ces ouvrages sont d'une telle importance que leur mise en scène, digne en tous points des théâtres d'Europe du second ordre, équivaut à un brevet de capacité et suffit à faire la réputation d'un homme du métier. Nous rappelerons, pour ne citer que quelques uns des ouvrages dans lesquelle nous se sommes opérés sont écrits. Avec une population mixte et polyglotte comme la nôtre, un public riche et avide de plaisirs s'en trouvait privé on était réduit au spectacle des yeux et à l'auditoire d'une musique dénuée de sens : en même temps le théâtre était frustré de cet important patronage. Par la création de son édition anglo-française des chefs-d'œuvre lyriques de notre scène, M. Fiot a fait disparaître cet inconvénient capital.

Grâce à ses traductions littérales, dont le mérite principal est d'être calquées sur l'original, ce qui, pour le but à atteindre, vaut mieux que élégance, tout américain peut suivre l'action dans tous ses détails et par suite apprécier à coup sur l'inspiration nouvelle d'après la série tion. Ce plaisir, du reste, n'est pas moins estimé par la population française, pour laquelle l'action et l'intérêt dramatiques sont toujours des éléments de première importance. L'édition de M. Fiot a donc assuré au Théâtre d'Orléans l'appui et les visites fréquentes de cette nombreux et brillante population qui, jusqu'à ce dernier pays le lieu de la mode, ne peut trouver un aliment intellectuel et artistique suffisant sur les scènes de St-Charles et du Pélican. Et comme toute idée heureuse est féconde en résultats, et qu'il n'y a pas d'école qui profite mieux que l'école théâtrale, qui sait l'influence que cette simple édition en deux langues a eu sur notre jeunesse, on peut dire que M. Fiot a servi un jour sur le développement de ses musical et du goût artistique dans cette partie aujourd'hui dominante de notre cité ! Ce n'est pas d'ailleurs ici seulement que cette utile création a été appréciée. Dans toutes les villes de l'Union l'édition de M. Fiot est populaire. St-Louis, Philadelphie, Boston et New-York la connaissent et l'emploient comme donc. Elle se trouve même à Londres.

Dans la composition de son bénéfice de ce soir, M. Fiot a fait preuve de son habileté éprouvée. Il a su trouver une combinaison qui permettra d'entendre, dans la même soirée, les trois cantatrices qui se partagent cette année les hommages et l'admiration des dilettante. Mme Baille-Prévy jouera dans la *Muette de Portici* que les américains appellent *Masaniello*, tandis que Mmes Laget et Cambier rempliront leurs rôles ordinaires dans la *Vestale*, ce magnifique ouvrage que cette année nous a révélé sur la scène orléanaise et qui rentre le premier dans la nuit de l'oubli et dans un silence de six mois, car c'en sera la dernière représentation pour la saison actuelle.

Comme si ce n'était pas assez d'une pareille attraction, M. Fiot y joint l'auxiliaire si puissant et si populaire de la troupe des Ravel. Le grand divertissement napolitain de la *Muette* sera exécuté par ces remarquables artistes. Mlle Leontine Capel mimera le rôle de la Muette Fenella. Le gracieuse Mlle Célestine Frank, dont le talent a été si chaudement applaudi à New-York, dansera avec M. Colet un pas de deux, et une jeune danseuse américaine, Mlle Frances, exécutera le scottish avec Mlle Dosarès.

Tel est le programme de M. Fiot et, à l'inverse de tant d'autres programmes, il ne mentira pas.

E. L.

LE BALLON DE M. GODARD ET LA TROMBE—Un phénomène atmosphérique est venu troubler hier la fête aérostatique de M. Godard. Au milieu du calme le plus parfait et alors que l'aéronaute se félicitait de pouvoir exécuter plusieurs ascensions captives avant son ascension libre, une sorte de trombe, un tourbillon est accouru de l'Ouest avec fureur : il s'est abattu sur la place et s'engouffrant sous le ballon déjà gonflé aux deux tiers, non seulement il l'a enlevé malgré la lourde ceinture de sacs pleins de sable qui le retenait à terre, mais encore il l'a complètement retourné du bas en haut, rabattant sa soupape supérieure sur une colonne à gaz en forte et ramenant en haut la soupape inférieure. On sait que l'étoffe supérieur seul est complètement sphérique et que l'inférieur présente une courbure plus allongée et moins résistante. Cette moitié se trouvant portée en haut n'a pas supporter la pression de tout le gaz qui y a subitement afflué et le ballon s'est fendu en morceaux qui sont restés accrochés aux arbres de l'angle Nord-Est de la Place.

Ceci doit être considéré simplement comme une revanche que le vent prenait sur son vainqueur ordinaire. Le fait du reste n'est pas sans précédents. En 1851, le vaste ballon de Poitevin, le Globe, tenu dans le Champ de Mars, à Paris, par plus deux cents personnes, fut enlevé de la même façon par un tourbillon, et un assez le nombre de ces personnes qui le tenaient furent emportées avec lui et rejetées par terre à une distance considérable. Quelques mois plus tard, un accident du même genre arriva à M. Godard lui-même, avec son ballon l'Aigle dans l'enceinte de l'Hippodrome.

Du reste, que ceux qui pourraient trembler à l'idée d'un accident pareil sauvent au ballon voyant dans les airs à plusieurs mille pieds de hauteur et qui se figurent l'aéronaute précipité à terre avec les fragments de son frêle navire, que ceux là se rassurent. Le danger est imaginaire et le fait impossible. Le ballon étant alors plongé dans le fluide, sans point de résistance, serait emporé avec une vitesse dont il n'aurait pas la conscience, mais qui, sur cette mer sans rives ni obstacles, ne saurait causer aucun danger. Ce péril n'existe qu'au départ et à la descente.

Nous avons vu, tintement glissant à terre, les restes de cette noble sphère qui nous avait emporté dans le domaine aérien et nous avait assurés mais pris d'une involontaire pitié, n'étant la certitude de revoir le pâlotin remettre de nouvelles cendres ; n'est une question de centimes et le fil et les doigts ne manquent pas en ville. Ce n'est donc pas pour notre vieil ami en Wtecion ainsi lendemain. De plus, le frère ondée du cet ancien serviteur, le grand ballon Amerion, que M. Godard compte exposer cette semaine à l'Odd-Fellows Hall, se présentera demandée par le brèche pour remplacer son aîné. Nous verrons si le ciel toujourd'hui réservé quelque nouvelle perfidie à un navire plus sûre une pareille invention. Laissons donc le vent triompher aujourd'hui, jouir de son court triomphe et le citer avec dépens d'une embarcation qu'il a bâtie charrier sur le Mississipi. A demain pour chute le bulle.

B. L.

FEUILLETON.

UNE FIANCÉE.

Si nous que soient les changes en cette saison, il est rare que vous soyez de leurs vertu inspiré, des jeunes demoiselles, dans l'ombre et le silence, des gazouillements des petits oiseaux qui y semblent leurs premières notes, de toutes ces odeurs émanaient enfin, filles de printemps, qui embaument l'air, enivrant les sens ; vous vous arrêtereiz bien un peu avec moi près de cette maison. C'est là qu'habitaient autrefois une pauvre famille, à Gentilly. Que vous semble trouver vous l'épargner à demi, lui qui avahit si promptement, pour le détraire, tout ce que l'homme lui abandonne.

Quand le soir descend tristement sur ces lieux que n'anime plus aucun écho joyeux, car la solitude et la mort n'y sont seules ; qu'avec ces ombres, tout prend un aspect fantastique : le chemin des vieux lies, de retour de ses lointaines pérégrinations, sur la grand'route qui s'enfonce ces ombres, suspend sa marche, et écoute le pauvre nègre gagnant précipitamment en case, frissonne et se signe à des bruits étranges. C'est le vent de soir qui gémit sous ces joies crevassés ; qui s'engouffre dans ces jeux non ou qui pénètre, ce sont peut-être vers la terre, pour monter dans l'universel silence de toutes choses ici-bas, jusques à l'Eternel, les soupirs de tous ce qui souffre, de tout ce qui se plaint en ce monde.

Au vieux conteur donc, qui ne l'a pas oublié, où ! Nous ne pouvons mieux faire que de lui demander de terre de Gentilly, que nous avec l'aide de ce que deux vieux serviteurs et son fils le nourrir. Et puis, tu n'y as pas songé, mère, nous serons bientôt de retour, et nous ne pouvons rien faire sans lui. Pourquoi ne pas nous le prendre ? Il ne peut